



À un orteil près, il faisait la guerre

Charles Grimonster était sergent quand la guerre a éclaté. Deux orteils fracturés lui ont évité les combats, passant d'hôpital en hôpital.

● Philippe CARROZZA

Charles Grimonster est né à Arlon. Il a une vingtaine d'années en mai 1940. C'est le petit dernier de la famille. Il est devenu soldat un peu par hasard. Alors qu'il était en classe de troisième moderne à l'ISMA, il en a eu subitement assez des études. Il entre à la caserne Léopold à Arlon le 1er avril 1937. En mai 1940, il était déjà sergent.

« Le 10 mai très tôt le matin, j'ai entendu des tirs de fusil dans la rue. C'était l'alerte générale. Il fallait se mettre aux abris le plus vite possible, commente-t-il. Je devais gagner Sibret au plus vite. Au moment de sortir de la maison de mes parents où j'étais en permission depuis deux jours, le pont de la route de Longwy, situé à deux pas, a explosé. Tous les ouvrages avaient été minés par l'armée. L'ordre était de démolir tout pour ne rien laisser aux Allemands. Des débris ont été projetés contre la maison. Un bloc a ricoché sur mon pied. Je ne savais plus bouger mes orteils. La guerre qui venait d'éclater était déjà terminée pour moi ! »

Le jeune sergent a deux orteils fracturés. Un ami permissionnaire comme lui le charge sur son dos jusque chez le docteur Muller à l'avenue Tesch.

Dans le Sud de la France

Le médecin lui confirme ce qu'il craignait : « J'étais catastrophé. Impossible de rejoindre mes compagnons à Sibret. À la rue des Déportés, en face des bureaux de L'Avenir du Luxembourg, j'ai aperçu le lieutenant médecin Claisse qui faisait le plein de sa voiture au garage Bosse-ler. Je n'avais qu'une idée en tête : rejoindre la caserne Léopold. L'officier m'a embarqué. Il avait l'ordre de rejoindre Neufchâteau où se trouvait l'infirmerie du régiment. Je l'ai accompagné. C'était la pagaille un peu partout. On a dû prendre des détours incroyables. On est passé par Lagland, Saint-Léger, Virton, Floren-



Charles Grimonster :

« Il y a des types à Arlon qui se demandent sans doute encore aujourd'hui pourquoi ils n'ont pas été déclarés aptes. »

ville. Il y avait déjà pas mal de blessés parmi les militaires. J'ai été dirigé avec d'autres vers un hôpital à Namur. Puis, il a fallu qu'on évacue vers Tournai. Les Allemands allaient aussi vite que nous. Pour plus de sécurité, tous les blessés ont été acheminés en France. En juin, je me suis retrouvé avec les troupes belges dans le sud de la France, à Pont Saint-Esprit.

Un taxi pour la Marne

Au mois d'août, l'Arlonais est toujours en France. Il décide de rentrer : « Après la capitulation de la France, les autorités belges, en accord avec les Allemands, ont décidé de rapatrier ses troupes en train. Dans le courant du mois d'août, le premier de ces trains a pu franchir la ligne de démarcation sans souci. Par contre, le second convoi a été dirigé sur l'Allemagne ! C'était trop dangereux. Avec des copains on a pris un taxi jusqu'à Chalons, pour passer la ligne. La course nous a coûté quatre cents francs français. Le passage était bien gardé par des sentinelles. On a pu passer sans trop de difficultés. J'ai vu les troupes allemandes pour la première fois. Je suis rentré à Arlon un dimanche du mois d'août. J'avais fait le trajet à pied depuis la

gare jusqu'à la maison. On est tombé dans les bras l'un de l'autre. Fort heureusement, par un heureux hasard, mes parents avaient appris par des réfugiés qui m'avaient croisé en France, que j'allais bien. »

Amnistie ? Non

Certains élus fédéraux, surtout en Flandre, souhaiteraient que les collaborateurs et inciviques soient amnistiés. C'est un thème récurrent. Quand on pose la ques-

tion à M. Grimonster, il ne fait pas de mystère autour de cette question : « La justice a été bien rendue et le droit respecté. En général, les peines et condamnations ont été à la mesure des faits reprochés. Il n'est pas question d'aller au-delà. »

Et la scission de la Belgique ? « Nous avons fait tout pour vivre heureux et fiers dans un pays merveilleux. C'est désolant ce qui se passe. Il faut que le peuple se manifeste par un vote. » ■

Raflé en pleine nuit

Le 15 mars 1944 à 2 heures du matin, Charles Grimonster est réveillé par des éclats de voix au rez-de-chaussée : « Ma mère, native de Radelange, avait appris l'allemand. Elle expliquait aux soldats qui venaient de faire irruption dans la maison, que je ne détenais aucune arme et qu'il n'y en avait pas à la maison. Ils sont montés jusque dans ma chambre où ils ont fouillé tout. Pour vous dire s'ils cherchaient réellement des armes, ils sont allés jusqu'à soulever les napperons ! Je ne savais pas pourquoi ils m'arrêtaient. Ils m'ont regardé m'habiller. Je suis sorti de la chambre. Ils me suivaient. J'avais prévu de me jeter par la petite fenêtre du palier. Elle donnait directement sur un toit. J'ai hésité. Il était temps. Les soldats avaient encerclé la maison. Si j'avais sauté, ils m'abattaient comme un lapin ! »

» Dehors, il faisait un froid de canard. On m'a emmené à la Feldgendarmarie. »

C'est le gamin

Charles Grimonster restera une quinzaine de jours en prison à Arlon. Un matin, il a pris le

« train des raflés » jusque dans un camp en Allemagne. À Siegenheim. Commence alors un long périple à pied ou en trains à bestiaux de camp en camp. Les Allemands sont de plus en plus nerveux. Les prisonniers sont pris le plus souvent entre le feu américain et russe. M. Grimonster nous expliquera que c'était comme une loterie. Une balle perdue, un bombardement peu précis et c'était le carnage. Son périlleux périple prendra fin le 29 avril 1945, quand il débarque d'une locomotive en gare de Stockem en pleine nuit : « Je suis descendu à la Poste et j'ai traversé toute la ville à pied. Je me suis fait arrêter par une sentinelle américaine devant la gendarmerie. Les alliés avaient instauré un couvre-feu. J'ai montré au soldat les lettres « KG » sur le dos de ma capote. Il m'a laissé passer. Je suis arrivé devant chez mes parents à 2 heures du matin. C'était un dimanche. J'ai frappé et j'ai entendu ma mère se lever la première. J'ignore comment elle a pu deviner, mais devant la porte, je l'ai entendu dire « Je suis sûre que c'est le gamin ». » ■ Ph. C.

IL A DIT

600 francs par mois

« Selon les conventions, les militaires de carrière démobilisés, dès 1940, avaient droit à la moitié de leur solde. Ça me faisait environ 600 francs par mois. »

Louis Juvet le dimanche

« J'allais au cinéma. Les Allemands avaient leur séance une fois par semaine. Il n'y avait que des soldats dans la salle. À Arlon nous avions la grande chance d'avoir un film en français tous les dimanches. J'ai vu comme cela « L'assassin habite au 21 » et des tas de fois avec Louis Juvet. »

Maurice et Glenn

« Comme tous les jeunes, j'écoutais les chanteurs à la mode. Maurice Chevalier. Moins Tino Rossi qui était déjà plus ancien. Mais alors, deux ans avant la fin de la guerre, j'étais séduit par le jazz venu des USA. J'étais fan de Glenn Miller. »

Sprachuerin

« Les collaborateurs n'étaient pas nombreux. On savait de qui il fallait se méfier. Il y avait une association regroupant des gens qui parlaient un patois allemand et qui s'appelaient Sprachuerin. Elle était un peu privilégiée par l'occupant. D'ailleurs ceux qui en faisaient partie étaient pro-allemands par opportunisme ou par conviction. Avec eux, c'était motus et bouche cousue. »

Thon du Portugal

« J'ai trouvé de l'embauche au secours d'hiver provincial qui faisait de la soupe pour ravitailler les familles dans le besoin. Les orphelinats de toute la province recevaient aussi périodiquement des sardines, des légumes déshydratés, du thon et des figues du Portugal. »

Fonds pour le journalisme

Ce reportage a bénéficié du soutien du Fonds pour le journalisme en Communauté française.

Unfähig ou nicht unfähig ?

Apte ou inapte au travail en Allemagne ? Charles Grimonster encore fier d'avoir joué un coup pendable aux Allemands :

« La Werbestelle, le bureau du travail obligatoire était installé aux Arcades et avait enrôlé de force des fonctionnaires de la région d'Arlon. En octobre 1943, j'ai été convoqué. J'avais un mal de dents terrible. Le docteur Muller m'a fait un certificat jusqu'au

30 octobre et il a tamponné la date en chiffres romains. J'ai ajouté deux barres au « x », mon certificat courrait jusqu'au 30 décembre ! Les Allemands n'y ont vu que du feu. Plus tard, j'ai falsifié une douzaine de « unfähig » en « nicht unfähig » avec un gros crayon. Il y a des types à Arlon qui se demandent sans doute encore aujourd'hui pourquoi ils n'ont pas été déclarés aptes au travail. »